

Fred

Il est temps aujourd'hui que j'en témoigne. Je n'ai plus d'appréhension. Et surtout il est temps que d'autres puissent profiter de mon expérience.

Un jour je décidai de ne plus me raser. Si bien qu'il eût pu sembler que mon poil ferait un vêtement à mon corps encore pur. Ma vie en fut changée.

Oui, je sais, dit comme ça, il y a comme un décalage entre l'esprit et la lettre : beaucoup de bruit pour peu, diantre, il ne s'agit là que de kératine. La société a évolué, aussi, des choses autrefois inacceptables sont rentrées dans les mœurs, même dans un milieu comme le mien. Il n'empêche, sans être un martyr, cela n'a pas été facile. Au début, c'était même éprouvant.

Lorsque cela devint nécessaire, vers mes douze ans, je ne me rasais qu'une fois par semaine. Je sais, je n'aurais pas dû commencer si tôt : il ne s'agissait que d'un duvet fin, velouté, qui donnait la même sensation qu'une peau d'abricot. Pour être honnête, moi, je trouvais cela plutôt agréable. Je caressais souvent les jeunes poils, souples, à l'endroit, à l'envers, de la pulpe du majeur, pratiquement toujours le majeur. Cela faisait bien longtemps que je n'avais plus de peluches. Mes parents ayant de toute façon horreur de ça, je n'en n'avais jamais eu beaucoup. Et les animaux ont toujours été interdits à la maison. Alors ce duvet délicat, à portée de main, c'était une petite compensation. Et comme je sortais très peu, mes parents ayant fait le choix de prendre en main mon éducation, le rasage ne paraissait à personne indispensable.

Et puis, du jour au lendemain, ou pratiquement, sans crier gare mes parents ont décidé de fréquenter assidûment une famille voisine, avec des enfants d'à peu près mon âge – j'avais alors treize ans. Des coreligionnaires. C'était au demeurant une famille charmante, un garçon et deux filles, des enfants rieurs et pleins de santé. Mais je n'étais pas d'une nature bien solide, alors cette brutale ouverture sur le monde extérieur, même filtré, n'a pas été la bienvenue, d'autant qu'au fond de je sentais naître l'envie d'une vie consacrée au recueillement. Et surtout, il y avait les usages, avec lesquels on ne badinait pas, ni chez nous, ni chez eux. Si bien qu'il a fallu que je me rase : *Cela fait beaucoup plus correct*, affirmèrent mes parents, qui n'en étaient pas à un euphémisme près. Moi, cependant, à l'époque, je ne saisissais pas les euphémismes.

Alors j'ai rasé à regret – c'en est un, d'euphémisme – mon duvet-peluche-animal de compagnie. Mes parents ont eu l'air de beaucoup apprécier, eux dont le regard était toujours un peu fuyant en ma présence. Maintenant que j'y repense d'ailleurs, je crois que la dite ouverture sur le monde a succédé au rasage, et ce devait être une récompense. C'est vrai que ça aurait dû l'être : je n'avais jamais eu l'occasion de jouer avec des enfants de mon âge, je ne voyais que mes parents, parfois de la famille, mais ces jours-là ma mère me demandait de monter dans ma chambre, pour pas que je fatigue mon monde avec des sornettes, expliquait-elle. Comme moi, je les trouvais fatigués, les visiteurs, la requête me satisfaisait. Donc, je ne voyais jamais personne, sauf mes parents. Enfin, jamais, c'est-à-dire depuis qu'on avait déménagé, vers mes dix ans environ. Avant, j'ai eu une vie normale, bien que protégée, parce qu'on me disait fragile. Moi, je n'avais pas conscience de tout cela. J'avais probablement l'esprit un peu simple, un peu lent, j'évoluais dans une brume légère.

En tout cas, à treize ans, tonte de l'agneau sans défense. Et bien entendu, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Pendant quelques petits mois, une fois par semaine a bien suffi c'est vrai, mais trop rapidement, j'ai dû passer au rasage quotidien. J'ai une bonne pilosité, de beaux poils noirs comme mes cheveux, jamais excessivement longs bien sûr, puisque mes vacances ne durent jamais plus d'un mois. Or, je hais les rasoirs : ils sont dangereux, et même en prenant d'innombrables précautions je ne manque pas de m'entailler, ici ou là. La lame m'évoque toujours un poignet tranché. Après, j'ai la peau qui tire. Et les premiers jours de repousse, pourtant synonymes de repos à la maison – du moins, depuis que j'ai menacé mes parents du pire s'ils ne me laissaient pas au moins cette liberté-là, moi qui n'ai jamais un mot plus haut que l'autre – j'ai des petits boutons rouges qui démangent presque autant que les pousses nouvelles de ma toison. Comme si, dans ces années, on n'avait pas assez de boutons ! Sans compter le reste ! Bref, un supplice.

Et puis, vers mes vingt ans, ma mère est morte. Je sortais toujours aussi peu et comme, pour une raison fastidieuse, mes parents et leurs amis s'étaient querellés, je ne voyais plus leurs enfants. Après le décès, quand même, j'ai pu sortir, après un rasage minutieux que j'ai jugé indispensable pour l'occasion. Je n'ai rien ressenti : ma mère, mon possible amour, poils, mousse, tout rincé en même temps, le sacrifice ayant été, pour moi, trop douloureux. Je suis encore quelqu'un de sensible.

Et abruptement, mon père a perdu le peu d'intérêt qu'il portait à ma personne. Il ne me faisait plus cours depuis deux ans et j'avais trouvé une activité à domicile. Un jour, il a déménagé, me laissant un compte en banque qu'il a approvisionné convenablement jusqu'à

mes vingt-cinq ans, et une vieille voisine pour se charger d'un ravitaillement et d'un ménage discrets.

J'ai mis bien peu tout de même, six mois peut-être, avant de me décider à aller suivre des cours à l'université. Je continuais à me raser tous les jours : je n'imaginai plus faire autrement. Mes années d'université ont été mes années d'apprentissage, à la dure, quel que soit le domaine. Mais finalement, j'étais bien plus solide qu'on ne me l'avait dit. J'ai traversé un mariage et un divorce ; les gens ne peuvent pas vivre avec n'importe qui. J'ai perdu un enfant dans la bataille.

Il y a deux ans, j'ai rencontré Camille. Au bout d'un an, Camille m'a dit, Fred, si tu veux, ne te rase plus, ça ne me gêne pas. Cela faisait six mois, non, quelque chose comme quinze ans que j'attendais cela ! Je m'épile désormais les jambes : j'ai horreur que mes jambes soient poilues. Mais ma soyeuse barbe noire descend jusqu'à ma poitrine ; d'ici la fin de ma grossesse, elle me couvrira certainement le nombril. Et quand Camille éjacule dessus, tout ce blanc et tout ce noir, sperme et soie, j'adore ça.